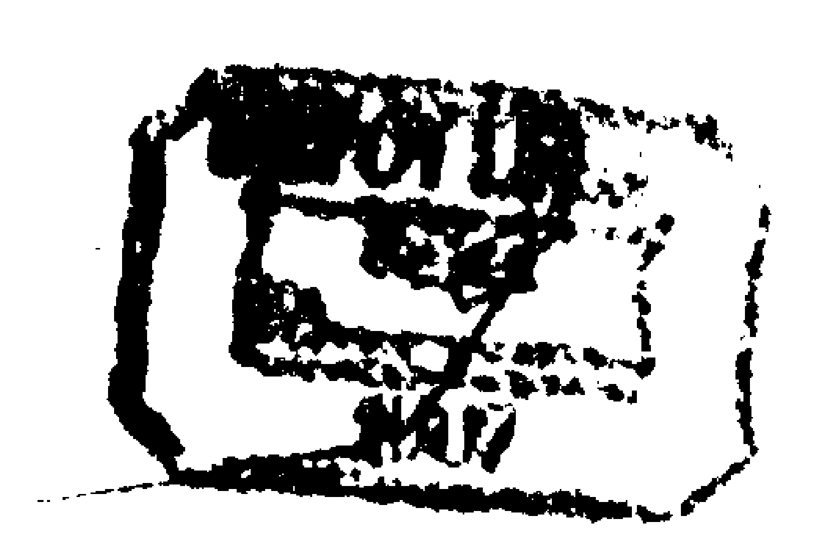
Prix du N° : 0.75 — *N° 10* — *1er Octobre 1907*





Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

> Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.
>
> LA ROCHEFOUCAULD.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

Prix du N° : 0,75 *N° 10* *1er Octobre 1907*



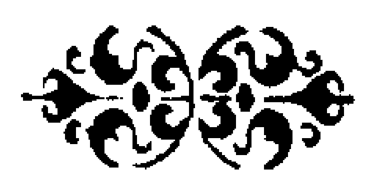
Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : FRANCE... 8 Fr.
— ÉTRANGER. 0 Fr.

RÉDACTION-ADMINISTRATION
110, RUE RICHELIEU, PARIS

SOMMAIRE :



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 Rue Richelieu, Paris.

Le Sabbat

O le samedi soir de grand' lune où Gyenate la sorcière s'est oint les jambes d'axonge et d'huile d'aspic ! Vers la mi-nuit, je l'ai vue enfourcher son balai et s'élever en criant dans l'air bleu, escortée par trois oreillards et deux orfraies. O rapide, comme alors elle s'est dirigée vers l'astre qui brille, l'astre dominateur des crimes et des amours malsains, des songes trompeurs et des cauchemars qui tuent !

Les Heures fantasques de
SÉBALDINUS-TIMBALESCO.

Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, c'est la certitude de la participation des sorcières au *Sabbat* qui est la caractéristique des récits et des procès de sorcellerie. Le *Sabbat*, c'était la terrifiante assemblée nocturne des sorciers et des sorcières qui, suivant une antique superstition populaire, se tenait tous les mois, un samedi, à minuit, sous la présidence de Satan.

Certes, le *Sabbat* doit remonter à une très lointaine époque. Plusieurs auteurs s'accordent à en fixer l'origine aux anciennes populations celtiques est phéniciennes qui attribuaient à la lune une grande puissance terrestre. Par des cérémonies mystérieuses, réglées selon le rite de Tanit ou de Baal, épouse d'Astarté, cette puissance était fêtée le soir du dernier jour de la semaine, jour de repos et uniquement destiné à la célébration de ce culte bizarre. A Carthage, notamment, Tanit était très honorée. Si Saint-Augustin nous a laissé quelques détails sur ces pratiques occultes, Pline l'ancien nous avait déjà parlé des réunions nocturnes organisées « *le sixième jour du croissant* », jour qui avait reçu chez les celtes le nom de « *jour qui guérit tout* ». A l'heure *vénérée*,

où la lune entrait dans son *plein*, ces peuplades sortaient de leurs demeures. Hommes et femmes honoraient alors par des danses lascives, et des chants spéciaux, l'astre des nuits sous la protection duquel ils s'étaient placés. Un grand nombre de flambeaux éclairaient ces scènes; mais, à un moment donné, les danses et les chants cessaient et l'on éteignait aussitôt les lumières en appuyant fortement le bout enflammé des torches sur le bord d'une fontaine où se reflétait la lune, ou bien en plongeant la torche même dans l'eau de la source consacrée.

Parfois ces sortes de sacrifices variaient dans la forme. Au lieu de se réunir au bord d'une fontaine, on se groupait sous un arbre au feuillage épais, aux ramures fortes et largement étalées, un chêne par exemple, et c'est probablement de ces rites que sont dérivées les assemblées *druidiques*, importées dans les Gaules.

En dépit des prescriptions du Christianisme, longtemps ces croyances populaires se perpétuèrent. Les capitulaires de Charlemagne même, qui ordonnaient l'abolition irrévocable de ces promenades nocturnes, et des hommages religieux rendus à la lune, ne firent qu'exalter la foi des adeptes au culte lunaire. Ils se retirèrent dans les forêts et les campagnes les plus éloignées des villes, y établirent leurs collèges et continuèrent ainsi leur prosélytisme mystérieux. Cependant peu à peu le nombre des personnes gagnées à ces opinions diminua d'importance et l'enseignement des mystères ne se répandant plus, les pratiques connues seules demeurèrent. Elles furent bientôt dénaturées par les populations ignorantes qui finirent par ne voir dans les processions nocturnes qu'un ensemble de cérémonies magiques susceptibles d'influences bonnes ou mauvaises sur les humains.

C'est ainsi que les adorateurs du dieu Teutatès devinrent des sorciers. Initiés depuis peu aux rites chrétiens, ils s'imaginèrent que les anciens *druides* avaient des relations avec Satan et que les druidesses aux robes flottantes, qu'ils n'apercevaient qu'en de rares occasions groupées au loin sous les frondaisons

mollement éclairées par la lune, devinrent pour eux des êtres surnaturels qu'ils qualifièrent de fées et de magiciennes. De là naquirent au moyen-âge les contes dans lesquels ces êtres fantastiques jouaient tour à tour des rôles de bonté ou de terreur. Les grandes familles, voire même plusieurs contrées, avaient leurs fées protectrices qui apparaissaient nuitamment aux intéressés à certaines époques, aux veilles de grands événements. Telles étaient les fées Mélusine, Oriane, Morgane, Urgèle et la Dame Blanche.

Comme on était convaincu que ces fées possédaient la facilité de se transporter visiblement ou invisiblement à travers l'espace, pour se rendre à ces sortes de conventicules, il se trouva d'abord des individus rusés qui persuadèrent le vulgaire qu'eux aussi étaient détenteurs de ces pouvoirs surnaturels. Ils déclarèrent qu'ayant réussi à surprendre les secrets druidiques, ils obtenaient à leur guise les mêmes phénomènes et la même puissance. A quelques sujets nerveux et maladifs, susceptibles d'auto-suggestion et d'hallucination, ils prescrivirent des onctions corporelles, des breuvages narcotiques et hilariants. Sous l'action de ces poisons plus ou moins actifs, le sujet généralement s'endormait et son cerveau étant envahi par des rêves tour à tour érotiques, terrifiants ou extatiques; à son réveil il était persuadé qu'il revenait d'un voyage infernal ou paradisiaque.

Au cours des procès de sorcellerie, les inculpés déclaraient à la question, qu'après les onctions prescrites et l'absorption des infusions de mandragore ou plus simplement après avoir appelé leur démon familier, ils avaient enfourché un manche à balai qui les avait conduits au *lieu du Sabbat*. Cet endroit était variable : tantôt c'était la lande déserte ou bien une grotte sombre; tantôt c'était les ruines d'un château ou bien l'enclos d'un cimetière.

Mais le *Sabbat* ne comportait pas seulement la réunion des sorciers et sorcières d'une région. Tout un cérémonial, tout un rite était mis en vigueur au cours de ces saturnales, rite qui n'était en somme que celui du culte catholique paro-

dié, et dont M. Regnard nous a donné une documentée description (1), dans l'une de ses savantes conférences.

En arrivant au *Sabbat*, on devait subir un léger examen et faire constater qu'on portait bien le *Stigma diaboli*. Le peintre flamand David Téniers nous a laissé un merveilleux tableau dans lequel il a su rendre, d'une façon saisissante, cette arrivée au *Sabbat*. Une fois entré dans le lieu *de la réunion*, il fallait rendre hommage à Satan qui présidait l'assemblée, assis sur un trône. Le Prince des ténèbres n'était pas déguisé; il était là dans son état naturel : tête et pieds de bouc, comme le dieu Pan, queue immense et ailes de chauve-souris. Il lui arrivait bien aussi de se costumer autrement, les hallucinations des sorcières ne pouvant naturellement être constamment les mêmes. Alors il se présentait sous la forme d'un baudet, d'un grand cyprès, d'un chat noir ou d'une poule de semblable couleur.

Tout au *Sabbat* moyen-âgeux se passait à rebours du rite catholique. On faisait à Satan une révérence en lui tournant le dos ; puis, solennellement on renonçait à Dieu, à la Vierge et aux Saints, pour se vouer définitivement au Diable. Ce n'était pas suffisant ; Satan baptisait chaque néophyte en ridiculisant la cérémonie ordinaire du baptême chrétien et il forçait le nouveau baptisé à piétiner une croix. Enfin, munis chacun d'une torche, tous les sorciers présents dansaient en rond en se tournant le dos et, lorsque minuit sonnait, tous se prosternaient devant le maître : c'était l'instant de l'hommage suprême.

Après, venait le banquet satanique. La plus vieille des sorcières était proclamée *Reine du Sabbat* et s'asseyait à la gauche de Satan. Tout le monde se mettait à table et le menu était particulièrement composé de crapauds, de cadavres humains, pris parmi des damnés adultères, ou encore de foies, de cœurs et de parties sexuelles d'enfants non baptisés. Le

(1) *Mystères des Sciences Occultes*, page 831 (ouvrage anonyme déjà cité).

repas terminé, les danses reprenaient plus échevelées, plus rapides, plus obscènes que jamais. Satan se mêlait à la danse et parfois ne dédaignait pas de faire danser ses hôtes au son d'une ronde que lui même chantait. Une pauvre illuminée, condamnée au bûcher à Valenciennes, racontait, au cours de son interrogatoire, qu'étant au *Sabbat*, elle avait entendu Satan chanter une chanson comique contemporaine intitulée : *Gutzetire ou le Pot d'Etain*. Des documents originaux, que je possède, presque tous rédigés en latin, contiennent des détails extraordinaires sur le cérémonial lubrique de ces saturnales.

Vers la fin du *Sabbat*, deux heures environ avant l'apparition du jour, on célébrait la *messe noire*. Satan, revêtu d'une chasuble de deuil, montait à l'autel et parodiait la messe catholique et romaine, en tournant le dos au tabernacle. Au lieu du recueillement que les chrétiens observent dans leurs temples, c'était une risée générale et au moment de l'élévation, l'officiant offrait à l'adoration des fidèles réunis *un rond de navet ou quelque grosse carotte rouge*. Alors la ronde macabre reprenait pour la troisième fois. Les flûtes et les sifflets, taillés dans des tibias humains, résonnaient plus forts que précédemment et les obscénités se multipliaient jusqu'à l'apparition de l'aube et le chant du coq.

Au lever du soleil tout s'évanouissait. Les assistants au *Sabbat* s'enfuyaient comme une bande d'oiseaux nocturnes effrayés par la lumière du jour et durant son retour, chaque sorcière répandait sur les récoltes et sur les habitations de ses ennemis, les graisses de ses préalables onctions, ainsi que les poisons absorbés avant son départ pour la saturnale. Si par hasard la route était longue, le *Diable* transformait la sorcière en quelque animal vulgaire et elle pouvait de la sorte regagner sa demeure sans être reconnue.

Nombreux sont les artistes et les écrivains que ces récits démoniaques ont inspirés, folies évidemment pénibles pour l'orgueilleuse et saine raison. Mais ce qui n'est pas moins regrettable, c'est l'ignorance et souvent la cruauté des juges qui

s'obstinaient à ne pas entendre les protestations de certains savants, dont la juste observation ne voyait dans les inculpés que des *malades* au lieu de *sorciers et sorcières*. Les tribunaux ecclésiastiques étaient inexorables pour ce genre de forfait et une bulle du pape Innocent VIII, mort en 1492, stipulait même que la femme accusée de sorcellerie *ne devait pas avoir* de défenseur. Le texte d'ailleurs est formel dans sa teneur : « *Que la sorcière avoue ou n'avoue pas, il en est de même pour elle : la torture pour briser ses membres,et le bûcher pour anéantir son corps.* »



Pour être accusé du crime de sorcellerie, il suffisait souvent de peu de chose : une simple supposition formulée par des voisins jaloux et envieux, ou bien des allures un peu suspectes jointes à une existence retirée et solitaire, c'était plus qu'il n'en fallait pour être dénoncé au tribunal du *Saint-Office* et voué à ce que l'on appelait LA MORT EXQUISE. Les décrets établissant les règles que devaient suivre les juges dans leurs procédures sont parfois grotesques de cynisme. Par exemple cette phrase vraiment remarquable : « *La condamnation peut être juste, même sans preuves.* » Et c'est ainsi que plusieurs milliers d'individus périrent, sans pour cela enrayer la propagation de ces croyances et pratiques singulières. Pour ne citer qu'un chiffre, notons qu'à Paris, sous le règne de Charles IX, on comptait plus de *30,000 personnes* qui s'occupaient de

sorcellerie et prétendaient se rendre fréquemment au *sabbat.*

Mais si le *sabbat* proprement dit n'existait que dans ces imaginations illuminées, il faut dire aussi que bon nombre de sorciers et sorcières, auxquels se joignaient des gens de cour, organisaient de réels sabbats, assemblées secrètes où l'on pratiquait les fameuses *Messes noires ou rouges,* dont les archives de la Bastille contiennent les détails minutieusement relevés par les juges de la Voisin, de l'abbé Guibourg et autres malebêtes du XVIIe siècle (1).

Les limites qui me sont ici imposées ne me permettent pas de développer davantage cette étude. J'ajouterai seulement que, pour déterminer chez les sorcières *le point insensible* (SIGILLUM DIABOLI), *griffe de Satan* que toutes possédaient soi-disant *imprimée sur ou dans leur corps* (2), le tribunal exigeait *qu'avant la torture* les médecins, à l'aide d'une longue aiguille, *piquent et sondent en tous sens et en tous points le corps de l'accusée.* Heureusement, plusieurs médecins éclairés, que cette cruauté indignait, tels que Cornélius van Spytternit, refusèrent d'exercer cet acte de barbarie, qui ne disparut néanmoins qu'avec l'abolition de la torture en 1789.

EUGÈNE DEFRANCE



(1) Frantz-Funck-Brentano. *Le Drame des poisons.* Hachette et Cie, éditeurs.

(2) *Dictionnaire des cas de conscience,* de Pontas (1724, 3 vol. in-folio). *Collection de l'auteur.*

CHIROMANCIE

Je vais encore, amis lecteurs, consacrer cette causerie à une étude théorique sur la Chiromancie, comme complément de la précédente ; car avant d'aborder les détails de cette science, je tiens à bien vous persuader, fut-ce au prix de quelques redites, de sa véracité et de sa raison d'être.

La Nature nous a fourni à ce point de vue, dans les animaux, des points de repaire incontestables.

Voyez, comme animaux domestiques, le chien et le cheval ; est-ce que la forme seule de la patte chez celui-là et du sabot chez celui-ci ne donne pas des indications certaines sur leur race, leurs qualités et les services à en attendre ?

Et tous les chasseurs ne connaissent-ils pas les déductions infaillibles à tirer des empreintes laissées par le gibier et les animaux sauvages ?

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'à cet autre animal qu'est l'homme, Dieu ait mis dans la main le calque certain, non seulement de sa nature et de son Etre, mais de sa vie, approprié à la portée de son intelligence ? Seulement, pour pouvoir en tirer un enseignement, pour faire de la Chiromancie intelligente et surtout honnête, même une interprétation rationnelle de chaque signe est insuffisante, fût-elle basée sur des études sérieuses.

Il faut, pour arriver à coordonner les déductions fournies par l'examen, tant de chaque signe séparé que de la main dans son ensemble, et pour formuler un diagnostic certain,

une puissance d'assimilation qui peut, à la rigueur, s'acquérir à la longue; mais il faut surtout un don de double vue qui, lui, ne s'acquiert pas.

Enfin, comme nous le verrons plus loin, il faut avoir fait une étude complète des astres, par rapport aux mains.

Voilà ce que le grand public ignore, ce qu'il ne soupçonne même pas, et ce qui a donné lieu à cette observation que j'ai souvent entendue dans mon cabinet: « Vous devez « certainement voir la plus grande partie de ce que vous me « dites sur mon visage. »

Cette observation, vraie peut-être, dans d'autres cas, ne peut s'appliquer à moi, et j'y ai répondu par des exemples probants: en lisant des mains passées par une portière, sans voir les personnes; et toujours les résultats ont été concluants.

D'ailleurs la physiognomonie ne saurait nous donner qu'une idée (et combien mobile!) du caractère et des impressions dominantes d'une personne, alors que la main nous donne des indications précises, non seulement sur sa *nature*, sa *santé*, ses *aptitudes*, mais surtout sur les *événements passés* et *futurs* de sa vie.

Et j'insiste d'une façon toute spéciale sur le *passé*, car il est toujours facile de prédire pour l'avenir une multitude de choses, plus ou moins vraisemblables, *sans aucune sanction*, et que, seul, un temps plus ou moins long pourra confirmer ou démentir; tandis qu'avec mon principe de commencer toujours par décrire à mes Consultants leur vie passée, les événements *vécus par eux*, j'établis d'une façon certaine la rigoureuse exactitude de mes prédictions relatives à leur vie future.

N'avez-vous pas remarqué vous-mêmes, mes chers lecteurs, qu'il y a des mains bêtes, intelligentes, matérielles, poëtiques; il y en a même qui, pour moi, semblent avoir des yeux, tellement elles sont sagaces et pénétrantes. L'Artiste n'a pas la même main que le marchand, ni l'idéaliste la même que le matérialiste.

Il suffit souvent d'un simple coup d'œil sur une main

pour juger de la valeur morale d'une personne, car la main a sa physionomie, plus encore que le visage. En effet, tandis que celui-ci est le miroir changeant des sensations de l'âme, du cœur, des sens ou de l'esprit, et que nous pouvons toujours le composer, la main, elle, porte gravée leur empreinte indélébile, modifiée seulement par les événements, et qu'il nous est impossible de composer à notre gré.

Comme je vous le dis plus haut, les Astres jouent un grand rôle dans la Chiromancie, car les hommes peuvent se classer en sept catégories-types, qui correspondent aux sept monts de la main : *Vénus*, *Jupiter, Saturne*, le *Soleil, Mercure*, *Mars* et la *Lune*. Ce sont les signatures astrales de la nature, car tout en subissant l'influence plus spéciale de l'astre sous lequel il est né, l'homme peut, selon la date exacte de sa naissance, recevoir des influences secondaires. C'est ce qui explique les oppositions très tranchées que l'on trouve parfois en certaines natures et ce qui produit le mélange et la variété infinie de l'espèce humaine.

J'ai fait à ce sujet de très curieuses Etudes,et j'ai souvent été à même de rendre de grands services à certaines natures, inconscientes de ces influences diverses et incapables de se bien diriger dans la vie, faute de se bien connaître.

Le mois et la date du mois me suffisent pour établir, sans avoir vu la personne, une Etude très complète et toujours utile des influences régissant la nature, la vie, les tendances morales de mes Consultants ; mais je prends bien soin de constater que là se limite la valeur de ces Etudes.

C'est pourquoi la Chiromancie vient à point compléter l'Astrologie, car l'une et l'autre sont sœurs, parce qu'elles ont le même point de départ.

Si donc l'Etude Astrale de notre naissance nous montre les influences qui peuvent nous conduire à notre malheur ou à notre bonheur, la Chiromancie vient nous apprendre la façon de tirer parti de cette connaissance et d'utiliser ou combattre ces influences. Aussi,grâce à ces deux Sciences bienfaisantes entre toutes pour qui ose regarder la vie en face et

l'interroger sans crainte, pouvons-nous être armés pour la lutte.

Où l'erreur subsiste et peut discréditer cette science, c'est lorsqu'en voulant trop l'étendre, on englobe, avec les évènements concernant le sujet examiné, ceux se rattachant à d'autres personnes : La main est *absolument personnelle* et ne peut contenir que ce qui vous est propre, ou, en ce qui regarde d'autres personnes, ce qui a trait à vous-même.

Encore une fois, ce serait avoir une bien faible idée de la prévision de Dieu, de sa justice et de sa puissance, que de croire que lorsqu'il a coordonné les mondes, il a laissé quoi que ce soit au hasard ; et de même que dans la planète que nous habitons il n'y a pas un brin d'herbe qui n'ait sa raison d'être, il n'y a pas, dans notre main, un signe qui n'ait la sienne, il n'y a pas une phase de notre vie qui n'ait sa cause et son effet.

Et maintenant que je crois avoir bien démontré la connexité de l'*Astrologie* comme Lecture Astrale de la naissance, et de la *Chiromancie*, je désire vous parler d'une troisième science, la *Graphologie*, qui vient les compléter et grâce à laquelle nous arrivons à connaître avec précision nos tendances et notre caractère, nos qualités et nos défauts, ou ceux d'autrui.

La graphologie est une science incontestable et qui permet de connaître la nature d'une personne sur une base émanant *d'elle-même ;* donc certaine.

Bien que, à notre époque, beaucoup de personnes adoptent un genre d'écriture qui devient un passe-partout, ce qui, à mon sens, indique déjà une nature pouvant modifier ses idées ou ses actes, selon les évènements, tout graphologue exercé, retrouvera, même dans ces écritures de convention, une façon de faire, dans les détails, qui sera pour lui un guide absolument sûr.

Que de déboires, que de peines, on pourrait éviter, en soumettant à la graphologie la lettre d'une personne avec qui

on doit conclure une affaire commerciale ou bien avoir des rapports sociaux !

Pour mon compte, j'ai obtenu avec cette science de très beaux résultats, et rendu, dans certains cas, de réels services.

J'ai tenu à bien faire comprendre toutes les sciences qu'il faut connaître pour bien exercer celle de la Chiromancie, qui, alors devient unique au monde, lorsqu'elle est complétée par la double vue.

Il me faudrait des volumes pour relater les phénomènes psychiques auxquels celle-ci a donné lieu chez moi et qui stupéfiaient mes Consultants, tant des détails des plus intimes et connus d'eux seuls étaient réels et multiples.

C'est ce qui m'a donné du reste la confiance *inébranlable* que j'ai dans cette science telle que je la pratique, et que je tâcherai, amis Lecteurs, de vous communiquer, trop heureuse si j'arrive ainsi à vous convaincre de son utilité et de sa véracité, et à lui rendre à elle-même le prestige dont elle jouissait dans l'Antiquité.

MADAME DE THAU.



LA PSYCHOLOGIE DE L'AUTO-SUGGESTION

Parmi ceux qui commencent à étudier l'occultisme, il y a un très grand nombre, nous dirons même un trop grand nombre de personnes, qui n'ont pas d'autre but que de faire des expériences hypnotiques. La plupart des hypnotiseurs professionnels n'agissent pas différemment ; ils se contentent de suggestionner les autres, sans jamais approfondir l'étude du mentalisme et des questions variées qui en découlent. Loin de nous de leur en faire reproche ! Ils ont le droit de se limiter à l'hypnotisme qui est leur « gagne-pain », mais il est dommage que ceux qui devraient être les premiers à en approfondir l'étude soient plutôt les premiers à tourner le dos à cette science.

L'hypnotisme, malgré tous les résultats obtenus par la suggestion, n'a jamais été, et ne sera jamais plus que la manifestation la plus élémentaire et la moins importante de la supériorité de l'esprit sur la matière. N'oublions pas que le jour où l'on ne *pourra* plus hypnotiser, est fatalement forcé d'arriver ! Tous les procédés d'hypnotisation se basent sur ce principe que l'opérateur prend avantage de ce qu'il sait sur ce que le sujet ignore, de par la loi de la dualité de l'esprit, et la capacité limitée de notre cerveau, qui nous empêche d'entretenir plus d'une seule idée à la fois.

Certes, le progrès de propagation de ces connaissances n'est pas rapide, il est cependant certain et appréciable. Qu'arrivera-t-il le jour où tout le monde saura que la puissance de l'hypnotisme réside dans le sujet, et non dans l'opérateur ?

Très simplement ceci : On ne trouvera plus personne susceptible à être hypnotisé.

Ne croyez pas cependant que ce sera un désavantage ! Plus les connaissances du Mentalisme se répandront, plus le monde apprendra à se libérer de ses vices, de ses défauts, et de toute souffrance. Le « Scientisme » (Christian Science) prétend guérir toutes les maladies, il affirme que la « Douleur n'existe que dans l'imagination ». Dieu a créé l'homme sain, sans maladie, et la maladie ne peut exister que là où Dieu ne règne pas. La prière, la foi, sont les seuls moyens de traitement de cette secte.

Je ne suis pas un adhérent du « Scientisme », et je crois trouver l'explication des guérisons merveilleuses dont il se targue dans la simple science mentale, mais il ne peut être nié que les résultats obtenus par les adhérents du scientisme sont stupéfiants.

Pour moi, tout ceci est de la simple suggestion, présentée et manipulée de telle manière que le malade ne sait même pas qu'il est suggestionné. Le guérisseur, d'ailleurs, ne s'en rend pas compte, non plus ! Il ne prétend pas guérir, ne prétend pas traiter. Il implore simplement l'intervention de Dieu, à laquelle toute amélioration du patient est attribuée. Un homme a péché, il s'est éloigné de sa foi — il devient un sujet disposé à la maladie. Le guérisseur ramène l'enfant perdu, il prie pour lui et Dieu Tout-Puissant et Tout-Charitable lui pardonne et lui rend la santé.

Si vous demandez pourquoi il arrive que les adhérents eux-mêmes deviennent malades, ils vous répondront avec le texte de la Bible qu'il y a des degrés différents de foi. Ils avouent humblement avoir erré et considèrent leur souffrance comme une preuve qu'ils n'ont pas encore eu assez de véritable, d'intime et d'absolue Foi dans leur Seigneur.

Nous pouvons nous détourner de leur croyance, le savant peut prouver logiquement et scientifiquement que la foi ne saurait agir comme défense contre l'infection de certaines maladies, il restera pourtant vrai que les « Scientistes » mènent

une vie plus saine et plus pure que les autres, qu'ils sont plus tolérants et plus charitables, et qu'en général ils sont bien moins fréquemment malades.

Pour le psychologue, comme je viens de le dire, ce culte entier n'est autre chose que de la suggestion et de l'auto-suggestion. Mais il est certain aussi que ce genre de suggestion est infiniment supérieur à celui de l'hypnotisme. Ici, nous pouvons dire en vérité, que le malade est *guidé*, qu'il est mené à *se suggestionner*, et cette suggestion est d'autant plus efficace qu'elle est inspirée par le motif le plus élevé — la croyance en l'intervention d'un être suprême et tout puissant.

Le traitement hypnotique ordinaire ne produit que des suggestions que le malade sait provenir d'un autre être humain, mais le « Scientiste » se sent soulagé par son Dieu. Il est facile à comprendre que l'effet dans ce dernier cas est infiniment plus profond et plus fort. Le « Scientisme » stimule l'esprit inconscient sans que le patient puisse même soupçonner que son amélioration est le simple résultat de sa confiance et de sa croyance.

Le moral de tous ces exemples est toujours le même. Une fois que nous avons découvert les raisons et les lois fondamentales sur lesquelles ces effets se basent, nous pouvons les appliquer sur nous-mêmes. Voici le reproche que j'ai toujours fait à l'hypnotisme : Il nous oblige à employer un autre pour faire ce que nous pourrions aussi bien faire seuls. Savoir qu'un autre nous a donné de l'énergie, de la volonté et de la confiance en nous-mêmes, c'est fatalement arriver à la conclusion que cet autre est supérieur à nous. Je n'ai jamais cessé de prêcher ce premier principe de la Nouvelle-Pensée : Personne n'est né avec plus de droit au Succès et au Bonheur que nous même. Nous sommes tous le produit de nos expériences, et nos expériences seront toujours les conséquences de nos actions, les résultats naturels de notre manière d'agir. Que les hommes sont drôles ! C'est toujours la vérité la plus simple, la chose la moins compliquée du monde entier qu'ils

manquent de comprendre. Si les disciples des doctrines de la « Nouvelle-Pensée » offraient une drogue mystérieuse, « provenant de l'Orient » et vendue à prix très élevé, il n'y aurait personne qui douterait de son efficacité. Est-il donc si pénible de voir que le seul bonheur ne peut résider qu'en nous-mêmes? « Le monde » ne peut-il donc vraiment comprendre que notre vie a toujours été, et sera toujours, ce que nous la rendons? Si vous luttez avec des difficultés, pourquoi vous en décourager? N'avez-vous donc jamais éprouvé cette satisfaction profonde qui nous vient dès que nous avons vaincu un obstacle? Quand un homme tend chaque muscle de son corps, quand il force chaque nerf pour vaincre, quand il se redresse après chaque coup de désappointement que lui inflige la vie, quand il sort finalement de la lutte, fatigué, épuisé, mais vainqueur, n'est-ce pas là l'exemple de notre suprématie, là l'évidence de notre « particule divine » ?

L'homme qui mérite la désignation de « Homme » ne craint pas les obstacles, il leur souhaite la bienvenue. Quel mérite y aurait-il dans une vie sans ennui, sans risque, et sans lutte? Celui qui *veut* trouve toujours qu'il « peut ». Chaque influence, telle que douleur physique ou morale, plaisir matériel ou intellectuel, désir ou tentation, contient une force qui agit sur notre corps et notre âme. S'il en était autrement, vos sentiments, comment pourraient-ils jouer avec vous ? Un amour passager, une tristesse, comment pourraient-ils vous faire perdre votre jugement ? Abandonnez-vous à ces impulsions, et la force contenue en elles se dépense pour vous influencer ; dites-vous : « Non, aucune douleur ne me découragera, rien ne me fera perdre le suprême contrôle sur moi-même et ma vie », et la force de votre impulsion vient agrandir votre réserve de pouvoir et de courage, et tout découragement est parti. L'homme n'a pas été appelé au monde par une Création haineuse, mais par une Création qui a voulu le rendre son chef-d'œuvre, le gardien du monde. Regardez la nature autour de vous, voyez les grands navires qui se sont rendus maîtres de l'Océan, les forces de l'eau, du vent,

du Soleil, de l'électricité, dont nous sommes devenus les Souverains — voulez-vous insister à vous croire malheureux ? Comment ? Vous dites que votre voisin possède cent mille francs de rentes, et vous n'avez pas le sou ? Mais peut-il vous empêcher d'être content de votre sort, peut-il vous empêcher de voir le Soleil et les étoiles ? Ne vous est-il pas permis de travailler autant que vous le voulez, pour votre avancement ? Celui qui est sage ne regarde pas, d'ailleurs, son voisin — c'est une perte de temps et d'énergie. Laissez-le faire ce que bon lui semble, occupez-vous seulement de vous-même.

La « Nouvelle-Pensée » est une bien vieille pensée. Elle ne connaît ni dogmes, ni culte, elle veut simplement vous « remuer ». Elle veut parvenir à faire comprendre au monde que causer vaut bien — agir vaut mieux. Vous le savez ? Je n'en doute pas, mais l'exécutez-vous ? C'est là le but que nous nous proposons d'atteindre. Le monde est si vieux qu'il commence à s'endormir. Il est blasé et il a depuis si longtemps été « nerveux » qu'il a commencé à croire que le système nerveux est Tout, et que le MOI Humain n'est rien. Ce que, nous, nous prétendons n'est que ce qui est *naturel*. Rentrez-vous bien cette idée dans le cerveau que c'est *naturel* d'être heureux, naturel d'être sain, qu'il est *juste* de jouir de votre vie et stupide de toujours vous plaindre, même en vos propres yeux.

Nous nous détournons quand les vieilles femmes nous racontent leurs souffrances ; cela nous ennuie et nous « rend nous-mêmes malades ». N'est-il pas certain que nous nous rendons malades également, quand nous insistons à penser à nos propres souffrances, échecs, et désappointements ?

Ces lignes ne vous apprendront rien que vous ne sachiez déjà — nous ne l'ignorons pas en les écrivant. Ce que nous voulons faire, je l'ai dit plus haut, c'est vous entraîner à exécuter pratiquement ce que vous savez théoriquement. Ne prenez pas de bonnes résolutions — n'en faites aucune. Commencez tout simplement à vous dire que vous êtes là pour être heureux, que vous voulez et que vous pouvez réussir, et que le succès sera le résultat naturel de vos efforts. Remuez-vous !

Défaites-vous de tout ennui qui vous gêne — laissez-le simplement, à être ramassé par qui le voudra bien. Dites-vous chaque matin que vous êtes content de vivre, content de respirer l'air, le grand air sur lequel aucun gouvernement ne peut mettre d'impôt! Prenez-en autant que vos poumons peuvent contenir, inhalez à pleine force ce courant de vitalisme, ce créateur d'énergie et de puissance. La nourriture, cet autre moyen d'induction de force, nécessite le procès fatigant de la digestion, la respiration n'entraîne aucun pareil désavantage. Consommez assez de nourriture pour vous maintenir sur un niveau de force, mais pas assez pour jeter un trop grand effort de digestion sur votre organisme. Quant à l'air, plus vous pourrez en absorber, mieux cela vaudra. Nous reviendrons sur cette question de la respiration profonde, dans une de nos prochaines causeries. D'ici là, contentez-vous à habituer vos poumons à une respiration régulière et plus profonde que vous ne l'avez pratiquée jusqu'à ce jour.

Ceux qui veulent réussir ne peuvent se permettre de dissiper leurs forces, ou de négliger un moyen susceptible à les augmenter. Parmi tous ceux-là, il y en a peu qui sauraient se tenir au même rang que la « Science de la Respiration ».

N'oublions pas que notre énergie vitale a besoin d'être maintenue si nous tenons à rester capables d'attaquer nos obstacles, et ne gaspillons pas cette force par des pertes continuelles subies pour satisfaire nos impulsions.

L'homme qui lutte toujours finira par gagner, ne fut-ce, pour le moment, que la moitié seulement de son but. Tout progrès permanent est graduel, et si vous voulez attaquer vos difficultés avec courage et détermination, avec cette certitude absolue qu'à la longue vous ne pouvez manquer de réussir, vous verrez que vous aurez bientôt fait du progrès.

H. SADLER.



Mémoires d'un Moraliste

La genèse biblique est un conte de fées ridicule.

Si un Dieu a créé volontairement des espèces fixes, pourquoi cette variété infinie de formes élégantes ou grotesques? Pourquoi ces différences extérieures? Pourquoi ces ressemblances fondamentales? Par quel caprice, indigne d'un Dieu, les ressources de la vie sont-elles distribuées si inégalement à des espèces dissemblables? Comment sont-elles venues sur la terre? Le Créateur a-t-il jeté sur le globe un œuf ou un être? A-t-il, dans un coin du ciel, un laboratoire, où il modèle des individus qu'il dépose ensuite sur les globes errants?

La flore et la faune des périodes géologiques successives ne sont pas les mêmes. Le Créateur a-t-il fait plusieurs créations? A-t-il renouvelé de temps à autre la vie sur la terre en y jetant de nouveaux individus? Ceux-ci y seraient donc arrivés comme des bolides, et la main du Créateur les eût soutenus, pour qu'ils ne fussent pas brisés par la loi de la pesanteur.

Hypothèse absurde, fantasque, aussi peu logique que scientifique.

Combien plus rationnelle, plus haute, cette féconde doctrine de l'évolution! Elle explique, elle justifie l'apparition, la variété infinie des espèces, leurs ressemblances et leurs différences, la formation des organismes, leur adaptation aux circonstances.

Les admirables travaux de Lamarck, Darwin, Hœckel, E. Perrier, de tant d'autres, ont éclairé ces faits d'une vive lumière.

Je renvoie mes lecteurs à ces grands maîtres, car je fais ici un livre de philosophie et non de sciences naturelles.

DIEU

Dans l'univers ainsi conçu quelle place peut tenir l'idée religieuse ?

Nous assistons à une série ininterrompue de phénomènes physiques et chimiques, régis par des lois constantes.

Remontant de cause en cause, la science explique rationnellement la plupart des faits, et quand notre esprit se heurte à un fait inexpliqué, nous remarquons du moins que ce fait n'est pas le résultat capricieux d'une volonté changeante, et qu'il est assujetti à des lois inconnues de nous, mais constantes.

Nous pouvons espérer d'ailleurs que l'inexpliqué n'est pas l'inexplicable.

Jamais l'intervention d'une volonté supérieure à la nôtre ne se manifeste pour changer l'ordre habituel des faits : la genèse d'un monde ou l'éclosion d'une larve de fourmi s'accomplissent conformément aux lois de leur nature : si un accident fausse le fait, la cause et les effets en peuvent être déterminés par la science ; jamais le miracle, pour l'appeler par son nom, n'a été scientifiquement constaté.

Les contes de fées et les légendes fleurissent dans l'imagination humaine comme les bleuets et les coquelicots dans les blés. Beaucoup d'esprits, insoucieux de chercher la limite entre le possible et l'impossible, prennent volontiers des rêves pour des réalités, mais on peut l'affirmer en toute sûreté de conscience, aucun miracle n'a jamais été constaté par la science, et toutes les constatations scientifiques détruisent au contraire l'hypothèse de la possibilité d'un miracle.

Or quel est le but spécial de la religion ?

C'est par la foi, par les prières, par les pratiques cultuelles d'attirer sur soi la bienveillance d'un Dieu tout-puissant, maître de l'univers, et d'incliner sa volonté à déranger l'ordre naturel des faits, à les faire tourner dans le sens de l'intérêt

particulier ou général, à faire en somme un miracle plus ou moins évident.

La religion a donc pour but d'appeler le miracle.

Nous avons constaté que le miracle ne vient jamais. La religion manque donc toujours son but, et dans ce sens elle est superflue.

Supposons qu'un Dieu soit le Créateur de l'atome et du mouvement.

Depuis des milliards de siècles, il regarde son œuvre se dérouler suivant des lois constantes, et il se croise les bras devant une création qu'il a réussie du premier coup ; il n'ira pas déranger la machine en y fourrant le doigt. Les mondes se forment, la vie y apparaît, les espèces pullulent.

Qu'importent à ce Dieu les génuflexions ou les paroles marmottées de pucerons tels que nous ? Que peut-il faire de notre admiration ou de notre amour ? Y prétend-il ? Croit-on que notre encens flatte sa vanité ? Est-ce notre reconnaissance qu'il veut ? C'est lui prêter des sentiments humains.

Et en vertu de quoi réclamerait-il notre amour et notre reconnaissance?

Il nous a donné l'existence, soit ; mais quelle existence ?

Des animaux féroces et gigantesques peuplaient la terre ; les plantes, qui croissaient luxuriantes, étaient impropres à l'alimentation, vénéneuses. Les sables, les forêts, les déserts rendaient inhabitable la plus grande partie du globe ; voilà le paradis perdu.

Vivant dans cet enfer, l'espèce humaine a dû lutter des milliers de siècles pour arriver à l'état social encore bien imparfait où elle se trouve : elle a vaincu ses ennemis, asservi les éléments; elle a créé, pour ainsi dire, les plantes dont elle se nourrit, les animaux dont elle se sert ; elle s'est recréée elle-même, tant elle a affiné son corps et développé son cerveau ; et si elle doit à quelqu'un un tribut de reconnaissance, c'est à elle-même.

Pensait-il à bénir Dieu, l'homme préhistorique ? Pense-t-il à bénir Dieu, le sauvage de la Terre-de-Feu ou de la Nouvel-

le-Zélande ? Ont-ils lieu d'avoir reconnaissance à Dieu les mineurs qui meurent du grisou, les marins qui meurent de la tempête, et tous les misérables qui meurent de toutes les misères de la vie, laissant derrière eux de petits misérables qui crèveront à leur tour des mêmes misères ?

Dieu ! S'il est une volonté puissante et intelligente, s'il a créé la vie, pourquoi l'a-t-il faite telle qu'elle ne se soutient qu'aux dépens de la vie ? Pourquoi a-t-il fait de notre planète une arène sanglante où les espèces ne peuvent vivre qu'en se dévorant les unes les autres, où la puissance de reproduction est telle que l'écrasement des œufs ou l'étouffement des fœtus est une nécessité absolue ? Pourquoi, si la vie est une épreuve, Dieu la fait-il si inégale ? Quelle comparaison morale peut-il établir entre un Troglodyte et un Parisien du xxe siècle ? Ne sait-il pas d'avance le résultat de l'épreuve ? Pourquoi n'empêche-t-il pas le mal ? Il assure la liberté de l'homme, dit-on. La liberté de l'assassin, peut-être, mais la liberté de l'assassiné ?

Si la terre est faite pour les hommes, pourquoi les glaces polaires et les sables brûlants ?

Pourquoi des hommes blancs, jaunes, rouges, noirs ?

Pourquoi tant de différence entre leur mentalité ?

Pourquoi n'assure-t-il pas la paix religieuse par l'unité de la religion ? Pourquoi l'obscurité, pourquoi l'ancienneté des révélations ?

Si Dieu tient à ce que nous lui rendions un culte, pourquoi ne se manifeste-t-il pas d'une façon évidente ? Pourquoi reste-t-il à l'état d'hypothèse ? Pourquoi s'abstient-il du miracle révélateur ?

Répondre que les voies de Dieu sont impénétrables, que ses vues sont insondables, ce n'est pas répondre. Si elles sont telles, en effet, comment sait-on qu'elles existent ? De quel droit les interprète-t-on pour en tirer l'obligation d'un culte ?

LA MORALE RELIGIEUSE

Inutile au point de vue de Dieu, la religion a-t-elle une utilité sociale.

Nous entrons ici dans un ordre d'idées très différent, et je suis heureux de faire aux religions la part de justice qui leur est due.

Les religions ont rendu à l'humanité d'immenses services.

A l'époque déjà lointaine où l'humanité, dans la débilité intellectuelle de son enfance, était physiologiquement incapable de hausser sa compréhension au niveau des grands problèmes moraux et sociaux, la religion, confondue avec la législation, fut le seul guide, le seul frein des brutes à face humaine, qui ont été nos ancêtres.

Les hommes primitifs n'eussent point entendu ni compris un appel à la solidarité; leur vision bornée ne concevait d'autre règle que la force ; leurs sens grossiers restaient fermés à la pitié ; la vengeance, le talion, formaient tout leur code de justice. La crainte ou l'espérance personnelle pouvait seule agir sur ces frustes cerveaux. Les religions, avec un sens très pratique, avec une logique un peu spécieuse, inventèrent sous des noms divers l'Enfer et le Paradis, le châtiment ou la récompense dans une autre vie. Et c'est une étude curieuse à faire que celle de ces lieux de supplices ou de délices décrits par l'imagination des poètes. Variant suivant les goûts et les mœurs des peuples auxquels ils sont destinés, les paradis prolongent, avec une perfection raffinée, la vie terrestre. Aux uns ils offrent d'immenses territoires de chasse, aux autres des femmes et des verts ombrages, à d'autres encore de paisibles entretiens philosophiques, ou l'extase béate aux sons d'une musique éthérée.

L'organisation sociale, encore rudimentaire, était impuissante à assurer la sécurité des biens ou des personnes.

La religion vint à son secours; elle appela à l'aide cette double fable, et ces deux illusions, puissants gendarmes, furent pendant de longs siècles les seuls gardiens de la morale publique. Bien loin de traiter comme des imposteurs les grands fondateurs de religions, Confucius, Chakia-Mouni, Moïse, Jésus, Mahomet, Luther, il faut les considérer comme de hauts philosophes ou de puissants hommes d'État.

Pour entraîner des masses ignorantes, qui n'étaient soudées par aucun lien moral, pour les convaincre, pour les attirer vers le progrès matériel et social, la réalité lointaine n'eût pas suffi.

Il a fallu leur montrer des mirages, qui semblaient tout proches, il a fallu les tromper, il a fallu leur mentir.

La pureté de leurs intentions amnistie les puissants génies qui ont eu ce courage, cette habileté, cette force, et l'humanité doit sa reconnaissance à ces apôtres de la foi humaine et sociale.

Qu'ils se soient laissé prendre ou non aux chimères de leur temps et de leurs doctrines, qu'ils aient ou non cru aux fables fécondes dont ils tiraient les lois sociales, peu importe. Quand elle s'érige en juge, l'humanité doit scruter les intentions de ceux qui lui ont fait du mal, et les absoudre s'ils ont voulu la servir. Elle doit, au contraire, en toute générosité, sans plus aller au fond des choses, aimer, admirer ceux qui lui ont rendu d'éclatants services.

Après ce juste hommage au passé, il convient de se demander si la religion garde encore son utilité sociale.

Il me semble que non.

Les sociétés, fortement constituées, ont pour se défendre une puissante police, des tribunaux nombreux et vigilants ; la crainte des gendarmes agit plus efficacement que la crainte du diable. La législation est entièrement indépendante de la religion, et des habitudes de moralité instinctive ont pénétré la plupart des citoyens des pays civilisés.

D'autre part, les intelligences, éclairées par la science, n'acceptent plus les contes merveilleux qui donnaient autrefois à la religion toute sa force moralisatrice.

Le scepticisme religieux envahit irrésistiblement tous ceux qui pensent, malgré les résistances de l'éducation et de l'atavisme.

Les classes dirigeantes paraissent à notre époque se rattacher à la religion, mais c'est par esprit politique plutôt que par foi véritable. Elles pensent avec beaucoup de justesse

que la religion cimente leurs privilèges, que le peuple sera plus patient sur la terre s'il espère les joies de l'autre monde, et elles répètent volontiers qu'il faut une religion pour le peuple.

Mais lui, secouant la tête, rejette des croyances usées, dont il comprend le vide et le danger.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, l'édifice religieux se lézarde ; ses murs s'écroulent et entraînent sous leurs débris la morale qu'ils soutenaient.

Et c'est pourquoi sans doute certaines consciences se sentent troublées, hésitantes, comme si elles vivaient dans une sorte d'anarchie morale.

La morale religieuse s'effondre avec la religion, et la morale nouvelle, la morale purement sociale et humaine, n'est pas encore formulée d'une façon positive.

Peut-il y avoir une morale purement sociale et humaine?

Cette morale sera-t-elle assez puissante pour s'imposer aux consciences et aux volontés ?

Pour ma part, je n'hésite pas à répondre : Oui.

D'où vient la morale ?

Qu'est-ce que la morale ?

Est-ce une loi immuable, universelle, éternelle, en un mot absolue ?

Ou un code variable, nécessité par les circonstances diverses des rapports des êtres, et dicté par l'expérience ?

Est-ce la haute et préalable institution d'une intelligence souveraine de l'univers ?

Ou le chef-d'œuvre merveilleux et lentement élaboré du génie humain ?

Est-ce un ordre d'en haut ?

Est-ce une convention d'ici-bas ?

Est-elle innée à notre conscience ? Ou l'acquérons-nous par transmission héréditaire et par éducation ?

Si, comme la science croit pouvoir l'affirmer, des êtres peuplent des milliards d'étoiles, ces êtres ont-ils certainement et obligatoirement une morale semblable à la nôtre ? Ou la

règle de leurs mœurs est-elle aussi différente de notre morale que les conditions de leur existence sont éloignées de nos nécessités vitales.

Supposons un astre dont la faune et la flore seraient si bien adaptées aux besoins de l'espèce prédominante que tous les individus de cette espèce privilégiée y pourraient vivre sans travail dans le bonheur complet. Sur un pareil astre, le travail et la propriété individuelle seraient immoraux.

L'espèce prédominante dans chacun des autres mondes habités, si tant est que chaque monde habité subisse la tyrannie d'une espèce victorieuse, est-elle semblable à l'espèce humaine ? Ou la matière animée, soumise à d'autres circonstances, s'est-elle combinée, développée sous d'autres formes que celles que nous connaissons ?

Si l'homme primitif avait été vaincu dans la lutte qu'il a soutenue contre les éléments et contre les animaux monstrueux, ses contemporains ; s'il avait été englouti et noyé par les effroyables cataclysmes qui ont donné à notre globe sa configuration actuelle ; si aucun individu de notre espèce n'avait pu échapper au désastre, que serait-il advenu ? Sur la terre déjà vieillie et refroidie, la matière vivante n'aurait pas pu recommencer la longue série de transformations d'où notre espèce est sortie ; le sceptre terrestre serait alors tombé dans la main velue du singe, ou dans la patte d'un puissant mammifère.

La morale terrestre eût-elle été la même ?

Enfin la loi morale porte-t-elle le sceau divin ou la signature de l'homme ?

Si la morale est l'œuvre de Dieu, comment nous est-elle parvenue ?

Est-ce par la révélation ?

Dieu, dont nous ne trouvons nulle part une intervention capricieuse dans l'univers physique, serait donc sorti de son silence et de son immobilité pour révéler la loi morale.

Avant cette révélation, les hommes vivaient donc sans morale.

Et cette révélation, Dieu la confie à un petit groupe d'hommes séparés du reste des humains par les océans et les déserts !

Comment et quand les déshérités connaîtront-ils la bonne parole ?

Et jusque-là comment Dieu pourra-t-il les juger dans sa justice ?

Si la loi morale est essentielle à l'humanité, comment Dieu peut-il équitablement en priver des générations entières ? Comment peut-il compter sur le concours des hommes pour propager son divin enseignement ? Une telle hypothèse ne tient pas un instant devant la réflexion.

Dira-t-on que la révélation est personnelle à chacun des hommes, et que la morale est innée à tous les cerveaux ?

Cette seconde assertion ne résiste pas davantage à l'examen.

Qu'on étudie les hommes au point de vue ethnologique ou historique, on se convaincra aisément que l'horreur du meurtre ou le respect de la propriété ont été ou sont totalement étrangers à des populations entières. Les catholiques du XVI[e] et du XVII[e] siècle croyaient faire œuvre pie en massacrant les protestants, et les bons cannibales de la Nouvelle-Zélande mangent leurs frères blancs avec une sérénité de conscience tout à fait touchante.

Les mœurs bibliques autorisaient le massacre des populations qui ne faisaient pas partie du peuple de Dieu.

La morale est-elle innée au cerveau du Japonais dont voici l'histoire ?

(A suivre.)

Théodule BRANCHE.

UN NOVICE [1]

CHAPITRE V

— Quand je vous entends ainsi vanter votre pays, vos bois, vos collines, toute cette belle campagne que vous chérissez tant, je ne puis m'empêcher de songer à la mer, la grande mer, près de laquelle j'ai vécu toute ma petite enfance.....

Au fond de l'atelier, après la pose, tandis que Preslot et Madame de Saint-Price discutaient la façon de cadre qui siérait le mieux au portrait d'Antoinette, la jeune fille et Jean jasaient dans un premier laisser aller.

Il dit :

— Ce doit être bien beau la mer !

— Oui, bien beau..... Nous ne restions pas loin de la plage, de sorte qu'à l'époque des fortes marées, les lames s'en venaient battre les murs de notre maison... En temps ordinaire, devant nos fenêtres nous jouissions de l'immensité changeante : bleue, verte, violette ou grise, toute rose parfois, selon le temps et le soleil... Et puis du sable, beaucoup de sable sans un galet, ce qui est rare en Bretagne. Derrière la villa, à perte de vue, s'étendaient les plaines désertes qu'on appelle « les Brandes » dans la contrée. Il n'y poussait guère que des genêts à fleurs jaunes, des bruyères. Pas d'arbres, si ce n'est, de ci, de là, quelques maigres pommiers tout tordus, tout rabougris. Oh ! les bonnes petites pommes à cidre !... Oui, c'était vraiment beau en été.

(1) Voir le n° 9, Septembre 1907.

— Et vous reveniez passer l'hiver à Paris ?

— Non pas. Ma mère se plaisait dans ces solitudes, nous nous étions faites à la mauvaise saison. Nous l'aimions presque, malgré les rafales qui menaçaient de tout emporter.

— Et votre père ?

— Mon père avait été tué à la guerre. Je ne l'ai pas connu. Mon parrain Romagne, qui, à cette époque, était procureur de la République à Rennes, le remplaçait auprès de nous. C'est lui, je crois, qui avait décidé ma mère à venir habiter Polemek, afin de nous rapprocher de lui. Deux fois par semaine il venait passer une journée avec nous, et c'était ma joie d'enfant que ses visites... Plus tard lorsqu'il fut nommé avocat général, nous l'avons suivi à Paris. Il est notre meilleur ami. Aussi longtemps que je remonte dans mes souvenirs, je le vois sans cesse avec nous, mêlé aux moindres incidents de notre vie, nous entourant, m'entourant, moi surtout, d'une tendresse jalouse. Un père, pour moi !... Oui vraiment un père, et je lui dois beaucoup.....

Après un court silence, elle reprit :

— Sans mon parrain, peut-être serions-nous encore en Bretagne !... Voilà douze ans, tantôt, que nous avons quitté Polemek, et cependant les souvenirs de là-bas me sont restés si présents à la mémoire qu'il me semble parfois que mon retour date de quelques mois à peine. On voit, n'est-ce pas, que j'ai grandi en pleine campagne ? J'ai gardé de mon enfance un air de petite paysanne...

— Oh ! fit Jean, dans un sourire, de petite paysanne très civilisée !...

— Pas tant que vous croyez. Vous me jugez mal parce que vous me voyez porter des toilettes un peu... comment dirai-je ?... tapageuses si vous voulez, et que vous me trouvez des dehors... frivoles, à votre sens ; mais, au fond, bien au fond, je vous assure que je suis très... rustique encore.

Ainsi, chaque dimanche, Jean avait pris coutume de monter à l'atelier de son ami. Il s'y rencontrait régulièrement avec Antoinette dont le portrait s'achevait lentement, Preslot

y apportant tous ses soins, voulant, disait-il, qu'il fût une œuvre maîtresse.

Et une familiarité gentille naissait entre Jean et la jeune fille. Lui devenait presque hardi auprès d'elle, rougissait cependant encore, s'embarrassant drôlement dans ses phrases lorsqu'il lui parlait. Et sans doute, il l'amusait. Elle ne le trouvait plus ridicule, seulement très peu osé, n'ayant pas la coutume du monde. Cela la faisait sourire de le voir s'embrouiller, perdre la tête en lui causant ; elle lui tendait malignement des pièges en lui posant des questions auxquelles, d'avance, elle savait qu'il ne pourrait répondre. Elle l'étourdissait de son bavardage de parisienne, lui parlait chiffons, modes, spectacles. Il s'habitua à ce jeu et ne s'en fâcha plus.

A ces séances du dimanche assistaient parfois des camarades de Lucien qui se trouvaient connaître Madame de Saint-Price.

C'était Jantieux, le musicien, un garçon de vingt-cinq ans, petit, malingre, des yeux frangés de rouge, les cheveux gras, mal plantés sur un front étroit : un malin, disait-on, à l'ignorance crasse et qui ne savait rien même de son art ; mais jouissant d'une certaine réputation, déjà, dans les salons, grâce à la position de son père, un sénateur boulangiste, et à sa belle fortune. On prétendait qu'il rétribuait un secrétaire habile pour harmoniser et écrire, selon les règles, ses mesquines improvisations.

Puis, c'étaient les poëtes Bannière et de Saint-Méhon. Le premier, grand, mince, dans sa longue redingote râpée, le regard profond, le visage blême, un timide que le doute rongeait ; le second, court, trapu, affligé d'une myopie excessive qui le rendait méticuleux et tracassier, sûr de son talent et qui le vantait haut.

Enfin Villemain.

L'atelier devint bientôt un lieu de rendez-vous, ces réunions hebdomadaires un prétexte à causeries, à dînettes gentilles, improvisées, chacun apportant son dessert, vers les

cinq heures, quand le jour commençait à descendre. On s'asseyait, un peu partout, sur le divan, la table à modèle, comme ça se trouvait ; des fois en rond, par terre, les jeunes gens. On devisait joyeusement, on commentait les propos mondains, dont Jantieux et de Saint-Méhon — Monsieur Gazette ainsi que l'avait surnommé Madame de Saint-Price — étaient toujours rapporteurs ; puis on en venait à parler art, on discutait ces écoles naissantes et qui, déjà, s'imposaient. Peu à peu, la conversation s'animait, chacun s'emballait, défendait son grand homme, ses idées et les éclats de voix sonnaient haut dans le vaste atelier.

Les deux poëtes étaient d'enragés antagonistes.

De Saint-Méhon, compassé, esprit bourgeois, au savoir solide, d'une volonté de fer lui tenant lieu d'inspiration, était l'auteur des *Fleurs des Rues*, un volume à scandale autour duquel certain bruit avait été fait :

Mes belles dames noctambules
Plus peintes que des funambules,
Marchandes de ris et d'humour ;
Pâles rôdeuses de nos rues,
Fleurs de macadam filles, grues :
Vendez-moi pour deux sous d'amour !

Bannière, un rêveur très doux, un élégiaque à l'imagination féconde, naïve et tendre ; une âme de jeune fille, un caractère d'enfant. Il était le chanteur des *Accordailles*, un beau livre que quelques privilégiés seuls avaient compris :

Oh ! pourquoi triste quand on s'aime ?
Pourquoi, dites, ma sœur de cœur,
Pourquoi ces larmes que l'on sème
De par ce monde tout rancœur ;
De par ce monde tout envie,
De par ce monde tout ennui,
De par ce monde où nous conduit
Notre vie... Oh ! la chère vie !

Le premier vantait les rimes sonores, appuyées solidement sur la consonne, tombant drues comme des marteaux à la fin du vers ; les pensées mûries, fermes, arrêtées en des

phrases brèves à l'exclusion complète des idées secondaires, les plus suaves parfois, ainsi que le prétendait Bannière. Celui-ci s'élevait au-dessus de la science et des manuels de littérature. Il tenait aux symbolistes par des fibres intimes, mais non encore avouées. « La poësie, disait-il, est l'art le plus élevé parce qu'il tient au rêve. Laissons donc s'envoler, s'étendre, planer ce rêve en toute liberté, en toute fantaisie, ne l'enfermons pas trop rudement dans une forme si sévère qu'elle en abrège l'essor.... »

(A suivre.)

ALEXIS NOEL.

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 5594-9-07